Les 120 Journées de Sodome

ou

l'Ecole du Libertinage

par

le MARQUIS DE SADE.

Publié pour la première fois d'après le manuscrit original,
avec des annotations scientifiques

par

le Dr. EUGÈNE DÜHREN.

PARIS
CLUB DES BIBLIOPHILES
MCMIV

LE PROPRIÉTAIRE DU MANUSCRIT ORIGINAL ET L'ÉDITEUR DÉCLARENT SE RESERVER TOUS LES DROITS DE RÉIMPRESSION, DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION ET SERAIENT DÉCIDÉS FAIRE VALOIR CES DROITS LE CAS ÉCHÉANT.

Avant-propos.

Dans mon ouvrage „Nouvelles Recherches sur le Marquis de Sade", j'ai relaté dans tous ses détails l'étonnante histoire et le sort curieux du manuscrit de l'ouvrage principal du Marquis de Sade „Les 120 journées de Sodome ou l'Ecole du libertinage", manuscrit dont on a cru pendant longtemps avoir à regretter la disparition complète.

Ce type du roman de maison publique, et le premier en date, a été composé par le „divin marquis" pendant sa captivité à la Bastille, du 22 octobre jusqu'au 27 novembre 1785. Le marquis y travaillait de 7 heures à 10 heures du soir et écrivait sur des morceaux de papier qui, collés les uns à la suite des autres, forment une longue bande enroulée sur elle-même.

Lorsque le marquis de Sade sortit de la Bastille en 1789, le manuscrit qui nous occupe y resta, en même temps que d'autres écrits; il arriva tout d'abord en la possession d'Armoux de Saint-Maximin, pour passer plus tard aux mains de la famille de Villeneuve-Trans, où il resta pendant trois générations, comme le dit Pisanus Fraxi dans son „Index librorum prohibitorum" (Londres, 1877, page 423). Son contenu est resté complètement inconnu jusqu'à la présente publication; une copie entreprise vers 1850 ne fut pas poussée plus loin que la cinquième journée du récit, à cause des difficultés éprouvées

par le copiste dans le déchiffrement de l'écriture de l'original.

Ce n'est qu'après qu'un amateur allemand en eut fait l'acquisition, qu'il fut possible à un éminent linguiste d'arriver à déchiffrer cette écriture microscopique et presque illisible et à faire une copie fidèle du texte. C'est cette copie qui m'a servi de base pour l'édition imprimée que j'en fais aujourd'hui, édition qui est la première et doit rester unique.

Il n'y a pas le moindre doute que ce manuscrit ne soit le véritable original de l'ouvrage principal du Marquis de Sade dont Rétif de la Bretonne parle dans sa „Théorie du Libertinage" et comme une autorité parisienne l'a affirmé par-devant notaire. Un seul regard jeté sur ce singulier manuscrit suffit du reste pour faire tomber tous les doutes que l'on pourrait élever sur son authenticité.

Il est formé d'une longue bande de papier composée de feuilles de 11 cent. de largeur, soigneusement collées l'une à la suite de l'autre. Le tout forme une bande d'une longueur de 12,^{10} mètres, dont les deux faces sont couvertes d'écriture, de sorte que l'on se trouve en présence d'une „première" et d'une „deuxième" bande.

Le texte tout entier est de l'écriture élégante et caractéristique bien connue du Marquis de Sade, formée de lettres microscopiques; le marquis avait peu de papier et devait économiser la place. Cette écriture ressemble à celle de tous les autres manuscrits du Marquis de Sade; sa forme pointue toute particulière frappe immédiatement et l'a fait nommer spirituellement, par allusion au texte même, „écriture lancette".

En outre, le sujet, ainsi que le style ressemblent aux autres écrits du marquis. Quiconque a lu „Justine et

Juliette" reconnaîtra des expressions et des tours de phrases identiques dans les „120 journées de Sodome".

Ce manuscrit doit être considéré comme l'ouvrage principal du Marquis de Sade, dans lequel il a réuni toutes ses observations et ses idées sur la vie sexuelle de l'homme, ainsi que sur la nature et les variétés des perversions sexuelles. Il est composé d'après un plan systématique, en vue d'un groupement scientifique des exemples cités. Ces cas de perversion sexuelle sont, d'après l'affirmation du marquis, réels et non pas imaginaires, et de fait, ils se rencontrent encore de nos jours pour la plupart (voir page 81). On croit souvent se trouver en présence de cas cités par Krafft-Ebing; nous avons à plusieurs reprises dans nos remarques attiré l'attention sur ces surprenantes analogies.

Mais ce qui rend encore plus intéressante une partie des 600 cas rapportés par l'auteur, c'est qu'ils sont racontés sous la forme d'aventures de maison publique; aussi apparaissent-ils à nos yeux avec une vérité d'autant plus saisissante et nous font-ils connaître plus exactement l'état psychologique de l'âme d'un perverti sexuel, en mettant mieux à la portée de l'intelligence tout ce que ce sujet contient de monstrueux, de paradoxal et de contraire à la nature.

C'est là que je voudrais voir la grande importance scientifique de l'ouvrage pour les médecins, juristes, anthropologues, et pour tous ceux qui peuvent avoir à s'occuper de cette question au point de vue scientifique.

Mes annotations contiennent encore d'autres détails sur ce point.

En ce qui concerne la publication que je présente, je dois dire qu'elle est la reproduction fidèle, littérale et

complète du manuscrit tel que je l'ai reçu; je me suis borné à corriger les erreurs de plume et les fautes d'orthographe et à combler d'une façon appropriée les lacunes que contient le texte. Les mots ou membres de phrases entre crochets ([]) ont été rajoutés par moi. Du reste les 240 annotations signalent les autres changements et contiennent en outre des notes scientifiques et critiques sur le contenu du roman.

J'espère que cette édition répondra à toutes les exigences des critiques philologues et scientifiques et qu'elle répondra à son but, qui est de mettre à la portée du savant un ouvrage dont l'importance n'est pas douteuse pour l'étude de l'origine et des formes de la Psychopathia sexualis.

Eugène Dühren
docteur en médecine.

Les guerres considérables que Louis XIV eut à soutenir pendant le cours de son règne, en épuisant les finances de l'état et les facultés du peuple trouvèrent pourtant le secret d'enrichir une énorme quantité de ces sangsues toujours à la suite des calamités publiques qu'ils font naître au lieu d'ap[p]aiser, et cela pour être à même d'en profiter avec plus d'avantage; la fin de ce règne si sublime d'ailleurs, est peut-être une des époques de l'empire françois, où l'on fit le plus de ces fortunes obscures, qui n'éclatent que par un luxe et des débauches aussi sourdes qu'elles. C'était vers la fin de ce règne, et peu avant que le régent eût envoyé par ce fameux tribunal comme fous les hommes de chambre de justice, de faire rendre gorge à cette multitude de traîtres, — que quatre entre eux imaginèrent la singulière partie de débauche, dont nous allons rendre compte. Ce serait à tort que l'on imaginerait que les voleurs seuls s'étaient occupé[s] de cette maltôte, elle avait à sa tête de très grands seigneurs. Le duc de B l a n g i s et son frère l ' é v ê q u e de . . . . qui tous deux y avaient fait des fortunes immenses, sont des preuves incontestables que la

noblesse ne négligeait pas plus que les autres les moyens de s'enrichir par cette voie; car deux illustres personnages intimément liés et de plaisirs et d'affaires avec le célèbre Durcet et le président de Curval furent les premiers qui imaginèrent la débauche dont nous écrivons l'histoire, et l'ayant communiqué à ces deux amis tous quatre composèrent les acteurs de ces fameux orgies.[1]) Depuis plus de six ans ces quatre libertins qu'unissait une conformité de richesse et de goûts avaient imaginé de resserrer leurs liens par des alliances, où la débauche avait bien plus de part qu'aucun des autres motifs, qui fondent ordinairement ces liens — voici quels avaient été leurs arrangements. Le duc de Blangis, veuf de trois femmes, de l'une des quelles il lui restait deux filles, ayant reconnu que le président de Curval avait quelque envie d'épouser l'aînée de ces filles, malgré les familiarités qu'il savait très bien que son père s'était permises avec elle, le duc, dis-je, imaginait tout d'un coup cette triple alliance: — „Vous voulez Julie pour épouse," dit-il à Curval, „je vous la donne sans balancer, et je ne mets qu'une condition, c'est que vous n'en serez pas jaloux, qu'elle continuera, quoique votre femme, à avoir pour moi les mêmes complaisances qu'elle a toujours eu; et de plus que vous vous joindrez à moi pour déterminer notre ami commun Durcet de me donner sa fille Constance, pour laquelle, je vous avoue, que j'ai conçu à peu près les mêmes sentiments que vous avez formé pour Julie." — „Mais," dit Curval, „vous n'ignorez pas sans doute, que Durcet, aussi libertin que vous, —" „Je sais tout ce qu'on peut savoir," reprit le duc, „est-ce à notre âge et avec notre

façon de penser, que des choses comme cela arrêtent? Croyez-vous que je veuille une femme pour en faire ma maîtresse, je la veux, pour servir mes caprices, pour voiler, pour couvrir une infinité de petites débauches secrètes que le manteau de l'hymen enveloppe à merveille, en un mot je la veux, comme vous voulez ma fille, croyez-vous que j'ignore et votre but et vos désirs, nous autres libertins, nous prenons des femmes pour être nos esclaves, leur qualité d'épouse nous les rend plus soumises que des maîtresses, et vous savez, de quel prix est le despotisme dans les plaisirs que nous goûtons. — Sur ces entrefaits Durcet entra, les deux amis lui rendirent compte de leur conversation et le traîtant, enchanté d'une ouverture, qui le mettait à même d'avouer les sentiments qu'il avait également conçu pour Adélaïde, fille du président, accepta le duc pour son gendre aux conditions qu'il deviendrait celui de Curval. Les trois[2]) mariages ne tardèrent pas à se conclure, les dots furent immenses et les clauses égales, le président aussi coupable que ses deux amis, avait sans dégoûter Durcet, avoué son petit commerce secret avec sa propre fille, au moyen de quoi les trois[2]) pères voulant chacun conserver leurs droits, convinrent pour les étendre encore d'avantage, que les trois jeunes personnes, uniquement liées de bien et de nom à leurs époux, n'ap[p]artiendraient relativement au corps pas plus à l'un des trois amis qu'à l'autre, et également à chacun deux, sous peine des punitions les plus sévères, si elles s'avisaient d'enfreindre aucune des clauses auxquelles on les assujettissait. On était à la veine de conclure, lorsque l'évêque déjà lié de plaisirs avec les deux amis de

son frère, proposa de mettre un quatrième sujet dans l'alliance, si on voulait le laisser participer aux 3 autres. Ce sujet, la seconde fille du duc et par conséquence sa nièce, lui ap[p]artenait de bien plus près encore qu'on ne l'imaginait, il avait eu des liaisons avec sa belle-sœur, où les deux frères savaient à n'en pouvoir douter, que l'existence de cette jeune personne qui se nommait Aline était bien plus certainement due à l'évêque qu'au duc; l'évêque qui s'était dès le berceau chargé du soin d'Aline ne l'avait pas, comme on imagine bien, vu arriver à l'âge des charmes sans en vouloir jouir, ainsi il était sur ce point l'égal de ses confrères et l'effet qu'il proposait dans ce commerce avait le même degré d'avarice et de dégradation, mais comme ses attraits et sa tendre jeunesse l'emportaient encore sur ces trois compagnes, on ne balança point à accepter le marché. L'évêque comme les trois autres céda, en conservant ses droits, et chacun de nos quatre personnages ainsi liés se trouva donc mari de quatre [jolies] femmes.[3]) Il s'ensuivit donc de cet arrangement, qu'il est à propos de récapituler pour la facilité du lecteur, que le duc, père de Julie, devint l'époux de Constance, fille de Durcet; que Durcet, père de Constance, devint l'époux d'Adélaïde, fille du président, que le président, père d'Adélaïde, devint l'époux de Julie, fille aînée du duc, et que l'évêque, oncle et père d'Aline devint l'époux des trois autres en cédant cette Aline à ses amis, aux droits près qu'il continuait de se réserver sur elle. On fut à une terre superbe du duc située dans le Bourbonnais célébrer ces heureuses noces, et je laisse au lecteur à penser les orgies, qui s'y[4]) firent, la nécessité d'en peindre

d'autres, nous interdit le plaisir, que nous aurions de peindre celle-ci. A leur retour l'association de nos quatre amis n'en devint que plus stable, et comme il importe de les faire bien connaître, un petit détail de leurs arrangements lubriques servira, ce me semble, à répandre du jour sur les caractères de ces débauchés en attendant que nous les reprenions chacun à leur tour séparément pour les mieux développer encore. — La société avait fait une bourse commune qu'administrait tour à tour l'un deux pendant six mois, mais les fonds de cette bourse qui ne devait servir qu'aux plaisirs, étaient immenses. Leur excessive fortune[5]) leur permettait des choses très singulières sur cela, et le lecteur ne doit point s'étonner, quand on lui dira qu'il y avait deux millions par an affectés aux seuls plaisirs de la bonne chère et de la lubricité. — Quatre fameuses maquerelles pour les femmes, et un pareil nombre de mercures pour les hommes n'avaient d'autre soin que de leur chercher et dans la capitale et dans les provinces, tout ce qui dans l'un et dans l'autre genre pouvait le mieux assouvir leur sensualité. — On faisait regulièrement ensemble quatre soupers par semaine, dans quatre différentes maisons de campagne, situées à quatre extrémités différentes de Paris.[6]) Le premier de ces soupers uniquement destiné aux plaisirs de la sodomie, n'admettait uniquement que des hommes; on y voyait regulièrement 16 jeunes gens de 20 à 30 ans dont les facultés immenses faisaient goûter à nos quatre héros en qualité de femmes les plaisirs les plus sensuels, on ne les prenait qu'à la taille du membre, et il devenait presque nécessaire, que ce membre superbe fut d'une telle magnificence,

qu'il n'eût jamais pu pénétrer dans aucune femme, c'était une clause essentielle et comme rien n'était épargné pour la dépense, il arrivait bien rarement qu'elle ne fut pas remplie, mais pour goûter à la fois tous les plaisirs on joignait à ces 16 maris un pareil nombre de garçons beaucoup plus jeunes et qui devaient remplir l'office de femme. Ceux-ci se prenaient depuis l'âge de 12 ans jusqu'à celui de 18, et il fallait pour y être admis une fraîcheur, une figure, des grâces, une tournure, une innocence, une candeur, bien supérieurs à tout ce que nos pinceaux pourraient peindre; nulle femme ne pourrait être reçue à ces orgies masculines, dans lesquelles s'exécutait tout ce que Sodome et Gomorhe inventèrent jamais de plus luxurieux. — Le second souper était consacré aux filles du bon ton qui, obligées là de renoncer à leurs orgueilleux étalages et à l'insolence ordinaire de leur maintien étaient contraintes[7]) en raison des sommes reçues de se livrer aux caprices les plus irréguliers et souvent même aux outrages qu'il plaisaient à nos libertins de leur faire. On y en comptait communément 12, et comme Paris n'avait pas pu fournir à varier ce genre aussi souvent qu'il eût fallu, on entremêlait ces soirées-là d'autres soirées où l'on admettait uniquement dans le même nombre que des femmes comme il faut, depuis la classe des procureurs jusqu'à celle des officiers, il y a plus de quatre ou cinq mille femmes à Paris dans l'une ou l'autre de ces classes que le besoin ou le luxe oblige à faire de ces sortes de parties, il n'est question que d'être bien servi, pour en trouver et nos libertins qui l'étaient supérieurement, trouvaient souvent des miracles dans cette classe singulière; mais on avait

beau être une femme honnête, il fallait se soumettre à tout, et le libertinage qui n'admet jamais aucune borne, se trouvait singulièrement échauffé de contraindre à des horreurs et à des infamies ce qu'il semblait que la nature et la convention sociale dût soustraire à de belles épreuves. — On y venait, il fallait tout faire et comme nos quatre[8]) scélérats avaient tous les goûts les plus crapuleux et de la plus insigne débauche cet acquiescement essentiel à leurs désirs n'était pas une petite affaire. — Le troisième[9]) souper était destiné aux créatures les plus viles et les plus souillées qui pussent se rencontrer; à qui connait les écarts de la débauche, ce raffinement paraîtra tout simple, il est très voluptueux de se vautrer, pour ainś[s]i dire, dans l'ordure, avec des créatures de cette classe, on trouve là l'abandonnement le plus complet, les crapules les plus monstrueuses, l'avilissement le plus entier et les plaisirs comparés à ceux qu'on a goûtés la veille ou aux créatures distinguées qui nous les ont fait goûter, jettent un grand sel et sur l'un et sur l'autre excès. Là, comme les débauches[10]) étaient plus entières, rien n'était oublié pour les rendre et nombreuses et piquantes. Il y paraissaient cent putains dans le cours de six heures et trop souvent toutes les cent ne sortaient pas entières. Mais ne préciptions rien, ce raffinement-ci a des détails où nous ne sommes pas encore. Le quatrième[11]) souper était réservé aux pucelles. On ne les recevait que jusqu'à 15 ans depuis 7. Leur condition était égale, il ne s'agissait que de leur figure, on la voulait charmante et de la sûreté de leur prémices, il fallait qu'ils fussent authentiques, incroyable raffinement du libertinage. Ce n'était pas

qu'ils voulussent assurément cueillir toutes ces roses et comment l'eussent-ils pu, puisqu'elles étaient toujours offertes au nombre de 20 et que de nos quatre libertins deux seulement étaient en état de pouvoir procéder à cet acte, l'un des deux autres la traitant n'éprouvait plus absolument aucune érection et l'évêque ne pouvant absolument jouir que d'une façon qui peut, j'en conviens déshonorer un vierge, mais qui pourtant la laisse toujours bien entière, n'importe, il fallait que les 20 prémices y fussent et ceux qui n'étaient pas endommagés par eux devenaient devant eux la proie de certains valets aussi débauchés qu'eux et qu'ils avaient toujours à leur suite pour plus d'une raison. Indépendamment de ces quatre soupers il y en avait tous les vendredis un secret particulier, bien moins nombreux que les quatre autres, quoique peut-être infiniment plus cher. On n'admettait à celui-là [que] 4^{12}) jeunes demoiselles de condition enlevées de chez leurs parents à force de ruse et d'argent. Les femmes de nos libertins partageaient presque toujours cette débauche et leur extrême soumission, leurs soins, leur services les rendaient toujours plus piquantes. A l'égard de la chère faite à ces soupers, il est inutile de dire que la profusion y régnait autant que la délicatesse. Pas un seul de ces repas ne coûtait moins de dix mille francs, et on y réunissait tout ce que la France et l'étranger peuvent offrir de plus rare et de plus exquis. Les vins et les liqueurs s'y trouvaient avec la même finesse et la même abondance, les fruits de toutes les saisons s'y trouvaient même pendant l'hiver et l'on peut assurer en un mot que la table du premier monarque de la terre n'était certainement pas servie

avec autant de luxe et de magnificence. Revenons maintenant sur nos pas et peignons de notre mieux au lecteur chacun de ces quatre personnages en particulier, non en beau, non de manière à séduire ou à captiver, mais avec le pinceau même de la nature qui malgré tout son désordre est souvent bien sublime même alors qu'elle se déprave le plus. Car osons le dire en passant, si le crime n'a pas ce genre de délicatesse qu'on trouve dans la vertu n'est-il pas toujours plus sublime, n'a-t-il pas sans cesse un caractère de grandeur et de sublimité qui l'emporte et l'emportera toujours sur les attraits monotones et efféminés de la vertu? Parlerez-vous de l'utilité de l'un ou de l'autre? Est-ce à nom de scruter les lois de la nature, est-ce à nom de décider si le vice lui était aussi nécessaire que la vertu? Elle ne nous inspire pas peut-être en raison égale du penchant à l'un ou à l'autre en raison de ses besoins respectifs. Mais poursuivons. —

Le duc de Blangis maître à 18 ans d'une fortune déjà immense et qu'il a beaucoup accru par des maltôtes depuis, éprouva tous les inconvénients qui naissent en foule autour d'un jeune homme riche, en crédit, et qui n'a rien à se refuser presque toujours dans un tel cas; la mesure des forces devient celle des vices et on se refuse d'autant moins qu'on a plus de facilités à se prouver tout. Si le duc eût reçu de la nature quelques qualités primitives, peut-être eussent-elles balancé les dangers de sa position; mais cette mère bizarre qui paraît quelquefois s'entendre avec la fortune, pour que celle-ci favorise dans les vices qu'elle donne à de certains êtres dont elle attend des soins très différents de ceux que la vertu suppose,

et cela parce qu'elle a besoin de ceux-là comme des autres. La nature — dis-je — en destinant Blangis à ces richesses immenses lui avait précisément départi tous les mouvements, toutes les inspirations qu'il fallait, pour en abuser; avec un esprit très noir et très méchant, elle lui avait donné l'âme la plus scélérate et la plus dure acompagnée des désordres dans les goûts et dans les caprices d'où naissait le libertinage effrayant auquel le duc était si singulièrement enclin. Infame, dur, impérieux, barbare, égoiste, également prodigue pour ses plaisirs et avare quand il s'agissait d'être utile, menteur, gourmand, ivrogne, poltron, sodomite, incestueux, meurtrier, incendiaire, voleur, pas une seule vertu ne comprenait autant de vices, que dis-je non seulement il n'en révérait aucune, mais elle(s) lui étaient toutes en horreur, et l'on lui entendait dire souvent, qu'un homme pour être véritablement homme dans le monde, devait non seulement se livrer à tous les vices, mais ne se permettre jamais une vertu, et qu'il n'était pas non seulement question de toujours mal faire, mais qu'il s'agissait même de ne jamais faire le bien. Il y a tout plein de gens, disait le duc, qui ne se portent au mal que quand leur passion les y porte, revenue de l'égarement leur âme tranquille reprend paisiblement la route de la vertu et passant ainsi leur vie de combat en erreur, et d'erreurs en remord ils finissent sans qu'il puisse devenir possible de dire précisément quelle rôle ils ont joué sur la terre. De tels êtres, continuait-il, doivent être malheureux, toujours flottants toujours indécis, leur vie entière se passe à débattre le matin ce qu'ils ont fait le soir. Bien surs de se repentir des plaisirs

qu'ils goûtent, il frémissent en se les permettant, de façon qu'ils deviennent tout à la fois, et vertueux dans le crime et criminels dans la vertu. Mon caractère plus ferme, ajoutait notre héros, ne se démentira jamais ainsi. Je ne balance jamais dans mes choix et comme je suis toujours certain de trouver le plaisir dans celui que je fais, jamais le repentir ne vient émousser l'attrait ferme dans mes principes parce que je m'en suis formé dès mes plus jeunes ans. J'agis toujours conséquemment à eux, ils m'ont fait connaître le vide et le néant de la vertu, je la hais, et l'on ne me verra jamais revenir à elle. Ils m'ont convaincu que le vice était seul fait pour faire éprouver à l'homme cette vibration morale et physique, sources des plus délicieuses voluptés, je m'y livre, je me suis mis de bonne heure au-dessus des chimères de la réligion, parfaitement convaincu que l'existence du créateur est une absurdité révoltante que les enfants ne croient mêmes plus. Je n'ai nullement besoin de contraindre mes penchants dans la vue de lui plaire, c'est de la nature que je les ai reçus les penchants et je ne l'irriterais en y résistant si elle me les a donné mauvais, c'est qu'ils devenaient ainsi, nécessaires a ses vues, je ne suis dans sa main qu'une machine qu'elle meut à son gré et il n'est pas un de mes crimes qui ne la servent, plus elle m'en conseille, plus elle en a besoin, je servis un sot de lui résister. Je n'ai donc contre moi que les lois, mais je les brave, mon or et mon crédit me mettent au-dessus de ces fléaux vulgaires, qui ne doivent frapper que le peuple. Si l'on objectait au duc, qu'il existait cependant chez tous les hommes des idées de juste et d'injuste, qui ne

pouvaient être que le fruit de la nature puisqu'on les retrouvait également chez tous les peuples et même chez ceux qui n'étaient pas policés, il répondait affirmativement à cela que ces idées n'étaient jamais que relatives, que le plus fort trouvait toujours très juste ce que le plus faible regardait comme injuste et qu'en les changeant tous deux de place, tous deux en même temps changeaient également de façon de penser, d'où il concluait qu'il n'y avait de réellement juste que ce qui faisait plaisir et d'injuste que ce qui faisait de la peine, qui à l'instant où il prenait cent louis dans la poche d'un homme il faisait une chose très juste pour lui, quoique l'homme vil dut le regarder d'un autre œil, que toutes les idées n'étant donc qu'arbitraires, bien fou qui se laisserait enchaîner par elles. C'était par des raisonnements de cette espèce que le duc légitimait tous ses travers et comme il avait tout l'esprit possible ses arguments paraissaient décisifs. Modelant donc sa conduite sur sa philosophie le duc dès sa plus tendre jeunesse s'était abandonné sans frein aux égarements les plus honteux et les plus extraordinaires. Son père mort jeune et l'ayant laissé comme je l'ai dit maître d'une fortune immense avait pourtant mis pour clause que le jeune homme laisserait jouir sa mère sa vie durant d'une grande partie de cette fortune. Une telle condition déplût bientôt à Blangis.

Et le scélérat ne voyant que le poison qui put l'empêcher d'y souscrire il se détermina sur le champ à en faire usage. Mais le fourbe débutant pour lors dans la carrière du vice n'osa pas agir lui même, il engagea une de ses sœurs avec laquelle il vivait en

intrigue criminelle à se charger de cette exécution en lui faisant entendre que si elle réussirait il la ferait jouir d'une partie de la fortune dont cette mort les rendrait maîtres, mais la jeune personne eut horreur de cette action, et le duc voyant que son secret mal confié allait peut-être trahi se décide dans la minute à réunir à sa victime celle qu'il avait voulu rendre sa complice, il les menait à une de ses terres d'où les deux infortunées ne revinrent jamais.

Rien n'encourage comme un premier vice impuni. Après cette[14]) épreuve le duc brisa tous les freins, dès qu'un être quelconque opposait à ses désirs les plus légers entraves le poison s'employait aussitôt, des meurtres nécessaires il passa bientôt aux meurtres de volupté, il conçut le malheureux écart qui nous fait trouver des plaisirs dans les maux d'autrui, il sentit qu'une commotion violente imprimée sur un adversaire quelconque rapportait à la masse de nos nerfs une vibration dont l'effet irritant les esprits animaux qui coulent dans les concavités de ces nerfs les oblige à presser les nerfs érecteurs, et à produire d'après cet ébranlement ce qu'on appelle une sensation lubrique. En conséquence il se mit à commettre des vols et des meurtres par unique principe de débauche et de libertinage comme un autre, pour enflammer ces mêmes passions, se contente d'aller voir des filles. A 23 ans il fit partie avec trois de ses compagnons de vice auxquels il avait inculqué sa philosophie, d'aller arrêter un carosse public dans le grand chemin, de violer également les hommes et les femmes, de les assassiner après, de s'emparer de l'argent dont ils n'avaient assurément[15]) aucun besoin, et de se trouver

tous trois la même nuit au bal de l'opéra afin de prouver l'alibi. Ce crime n'eut que trop lieu, deux demoiselles charmantes furent violées et massacrées dans les bras de leurs mères, on joignait à celui une infinité d'autres horreurs et personne n'ose les soupçonner. La douce épouse charmante que son père lui avait donnée avant de mourir, le jeune Blangis ne tarda pas de la réunir aux manes de sa mère, de sa sœur et de toutes ses autres victimes et cela pour épouser une fille assez riche, mais publiquement déshonorée et qu'il savait très bien être la maîtresse de son frère. C'était la mère d'Aline, l'une des actrices de notre roman et dont il a été question plus haut. Cette seconde épouse bientôt sacrifiée comme la première fit place à une troisième qui le fit bientôt comme la seconde, on disait dans le monde que c'était l'immensité de sa construction qui tuait ainsi toutes ses femmes et comme ce gigantesque était exact dans tous les points le duc laissait germer une opinion qui voilait la vérité. Ce colosse effrayant donnait en effet l'idée d'Hercule ou d'un centaure; le duc avait cinq pieds aux épaules, des membres d'une force et d'une énergie, des articulations d'une vigueur, des nerfs d'une élasticité, joignez à cela une figure mâle et fière, de très grands yeux noirs, de beaux sourcils bruns, le nez aquilin, de belles dents, l'air de la santé et de la fraîcheur, des épaules larges, une chevelure épaisse quoique parfaitement coupée, les hanches belles, les fesses supportables, les plus belles jambes du monde, un tempérament de feu, une force de cheval et le membre d'un véritable mulet étonnamment vêtu et doué de la faculté de perdre son sperme aussi souvent

qu'il le voulait dans un jour, même à l'âge de 50 ans, qu'il avait alors une érection presque continuelle dans le membre dont la taille était de 8 pouces justes de pourtour sur 12 de long, et vous aurez le portrait du duc de Blangis, comme si vous l'eussiez dessiné vous-même. Mais si ce chef d'œuvre de la nature était violent dans ses désirs que devenait-il o grand dieu quand l'ivresse de la volupté le couronnait! Ce n'était plus un homme, c'était un tigre en fureur, malheur à qui servait alors ses passions, des cris épouvantables, des blasphèmes atroces s'élançaient de sa poitrine, gonflées des flammes semblaient alors sortir de ses yeux, il écumait, il hennissait, on l'eut pris pour le dieu même de la lubricité, quelque fut sa manière de jouir alors, sa main nécessairement s'égarait toujours, et on l'a vu plus d'une fois étrangler tout net une femme à l'instant de sa perfide décharge. Revenu de là l'insouciance la plus entière sur les infamies qu'il venait de se permettre prenait aussitôt la place de son égarement et de cette indifférence, de cette espèce d'apathie naissait presque aussitôt de nouvelles étincelles de volupté.

Le duc dans sa jeunesse avait déchargé jusque 18 fois dans un jour et sans qu'on le vit plus épuisé à la dernière perte qu'à la première. Sept ou huit[16]) dans le même intervalle ne l'effrayait point encore malgré son demi-siècle. Depuis près de vingt-cinq ans il s'était habitué à la sodomie passive et il en soutenait les attaques avec la même vigueur qu'il les rendait activement l'instant d'après lui-même quand il lui plaisait de changer de rôle. Il avait soutenu dans une gageure jusque 55 assauts dans un jour. Doué

comme nous l'avons dit d'une force prodigieuse une seule main lui suffirait pour violer une fille, il l'avait prouvé plusieurs fois. Il paria un jour d'étouffer un cheval entre ses jambes et l'animal creva à l'instant qu'il l'avait indiqué. Ses excès de table l'emportaient encore s'il est possible sur ceux du lit, on ne concevait pas ce que devenait, l'immensité des vivres qu'il en gloutissait, il faisait régulièrement trois repas et les faisait tous trois et fort longs et fort amples et son service ordinaire était toujours de dix bouteilles de vin de bourgogne, il en avait bu jusque trente et pariait contre qui voudrait d'aller même à 50. Mais son ivresse, prenant la teinte de sa passion, dès que la liqueur ou le vin avaient échauffé son crâne, il devenait furieux, on[17]) était obligé de le lier. Et avec tout cela qui l'eut[18]) dit il est vrai que l'âme répond souvent bien mal aux dispositions corporelles, un enfant résolu eût effrayé ce colosse et dès que pour se défaire de son ennemi, il ne pouvait plus employer ses ruses ou sa trahison, il devenait timide et lâche et l'idée du combat le moins dangereux, mais à égalité de forces, l'eût fait fuir à l'extrémité de la terre. Il avait pourtant selon l'usage fait une campagne ou deux, mais il s'y était si bellement deshonoré qu'il avait sur le champ quitté le service, soutenant sa turpitude avec autant d'esprit que d'effronterie, il prétendait hautement que la poltronerie n'étant que le désir de sa conservation, il était parfaitement impossible à des gens sensés de la reprocher comme un défaut.

En conservant absolument les mêmes traits moroses et les adaptant à une existence physique in-

finiment inférieure à celle qui vient d'être tracée on avait le portrait de l'évêque de —, frère du duc de Blangis. Même noirceur dans l'âme, même penchant au crime, même mépris pour la réligion, même athéisme, même fourberie, l'esprit plus souple et plus adroit cependant et plus d'art [de] précipiter ses victimes, mais une taille fine et légère, un corps petit et fluet, une santé chancelante, des nerfs tous délicats, une recherche plus grande dans les plaisirs, des facultés médiocres, un membre très ordinaire, petit même mais se ménageant avec un tel art[19]) et perdant toujours si peu que son imagination sans cesse enflammée le rendait aussi fréquemment que son frère susceptible de goûter le plaisir, d'ailleurs de sensation d'une telle finesse, un agacement si prodigieux dans le genre nerveux qu'il s'évanouissait souvent à l'instant de sa décharge et qu'il perdait presque toujours connaissance en la faisant. Il était âgé de 45 ans, la physionomie très fine, d'assez jolis yeux, mais une vilaine bouche et des vilaines dents, le corps blanc sans poils, le cul petit mais bien pris et le vit de 5 pouces de tour et 6 de long. Idolâtre de la Sodomie active et passive,, mais plus encore de cette dernière, il passait sa vie à se faire enculer, et ce plaisir, qui n'exige une grande consommation de force s'arrangeait au mieux avec la petitesse de ses moyens. Nous parlerons ailleurs de ses autres goûts. A l'égard de ceux de la table, il les portait presque aussi loin que son frère, mais il y mettait un peu plus de sensualité. Monseigneur aussi scélérat que son aîné avait d'ailleurs par devers lui des traits qui l'égalaient sans doute aux célèbres actions des héros que l'on vient de peindre.[20]) Nous nous con-

tenterons d'en citer un, il suffira à faire voir au lecteur de quoi un tel homme pouvait être capable, et ce qu'il savait et pouvait faire ayant fait ce qu'on va lire. — Un de ses amis homme puissamment riche avait autrefois eu une intrigue avec une fille de condition de laquelle il y avait eu deux enfants, une fille et un garçon, il n'avait cependant jamais pu l'épouser et la demoiselle était devenue la femme d'un autre. L'amant de cette infortunée mourut jeune, mais possesseur cependant d'une fortune immense n'ayant aucun parent dont il se soucia, il imagine de laisser tous ses biens aux deux malheureuses fruits de son intrigue. Au lit de mort il confia son projet à l'évêque et le chargea de ces deux dots immenses, qu'il partagea en deux portefeuilles égaux et qu'il remit à l'évêque, en lui recommandant l'éducation de ces deux orphelins, et de leur remettre à chacun ce qui leur revenait dès qu'ils auraient atteint l'âge prescrit par les lois. Il en joignit en même temps au prélat de faire valoir jusque là les fonds de ses pupilles afin de doubler leur fortune, il lui témoigne en même temps, qu'il avait dessein de laisser éternellement ignorer à la mère ce qu'il faisait pour ses enfants, et qu'il exigeait qu'absolument on ne lui en parle jamais. Ces arrangements pris, le moribond ferma les yeux, et monseigneur se vit maître de près d'un million en billets de banque et des deux enfants. Le scélérat ne balance pas longtemps à prendre son parti. Le mourant n'avait parlé qu'à lui, la mère devait tout ignorer, les enfants n'avaient que quatre ou cinq ans. Il publia que son ami en expirant avait laissé son bien aux pauvres, et dès le même jour le fripon s'en empara. Mais

ce n'était pas assez, de ruiner ces deux malheureux enfants. L'évêque qui ne commettait jamais un crime sans en concevoir à l'instant un nouveau, fut muni du consentement de son ami, retirer les enfants de la pension obscure où l'on les élevait, et les plaça chez des gens à lui et se résolvait de l'instant, de les faire tous deux bientôt servir à ses perfides voluptés. Il les attendit jusqu'à 13 ans, le petit garçon atteignit le premier cet âge, il s'en servait, l'assouplit à toutes ses débauches et comme il était extrêmement joli, il s'en amusa près de 8 jours. Mais la petite fille ne réussit pas aussi bien. Elle arrive fort laide à l'âge prescrit sans que rien arrêta pourtant la lubrique fureur de notre scélérat, ses désirs assouvis il craignait que s'il laissait vivre ces enfants, ils ne vinssent à découvrir quelque chose du secret qui les intervenait; il les conduisit à une terre de son frère et sûr de retrouver dans un nouveau crime des étincelles de lubricité que la jouissance venait de lui faire perdre, il les immole tous deux à ses passions féroces, et accompagna leur mort d'épisodes si piquantes et si cruelles que sa volupté renaquit au sein des tourments dont il les accabla. Le secret n'est malheureusement que trop sûr et il n'y a pas de libertin un peu encré dans le vice qui ne sache combien le meurtre a d'empire sur les sens et combien il détermine voluptueusement une décharge, c'est une vérité dont il est bon que le lecteur se prémunisse avant d'entreprendre la lecture d'un ouvrage qui doit autant développer ce système.[21]) — Tranquille désormais sur tous les évènements l'évêque revint à Paris pour jouir des fruits de ses forfaits, et sans le plus petit remord d'avoir trompé les inten-